



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Princeton University Library



32101 067587590

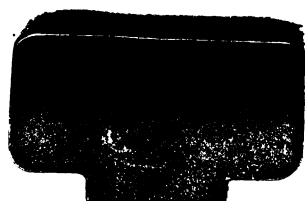
Library of



Princeton University.

BARR FERREE COLLECTION

The Book of
Barr Ferree





LA CATHÉDRALE DE MARSEILLE

ELZÉARD ROUGIER

La Cathédrale

DE MARSEILLE

Commencée le 26 Septembre 1852 sous M^{re} de Mazenod

Livrée au Culte le 30 Novembre 1893

Sous l'Épiscopat de M^{re} Robert

Avec une héliogravure hors-texte, représentant le Monument

PRIX : 25 Centimes

MARSEILLE
Imprimerie SAMAT ET C^{ie}
15, quai du Canal
—
1894



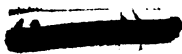
La Cathédrale

DE MARSEILLE

Il faut la voir, comme je l'ai vue, le matin, dans la buée blonde de l'aurore, tout au bord des eaux de Phocée, l'auguste Cathédrale, dont les deux clochers bysantins montent avec une grâce austère dans un des plus beaux ciels du monde. Une de mes plus délicieuses impressions me vient d'elle. C'était au retour de Nice, par mer, après une de ces nuits miraculeuses où pas un souffle ne ternit le golfe, où l'on sommeille dans le plein silence interrompu par le seul et régulier mouvement de la machine du navire. Nous étions, vers les cinq heures du matin, en vue des criques d'Endoume, nous frolions presque l'île *Maire*, toute blanche comme une géante épaule de divinité noyée dans les algues. Les rochers de Pomègue, de Ratonneau et d'If d'où s'échappe, aux heures de tempête, la plainte navrée de l'abbé Faria, de marbre aussi, comme toutes les côtes marseillaises, se

(RECAP)

N 6851
N 136 R7
S 47



556545

Digitized by Google

nimbaient de naissants rayons. La Cathédrale, à mesure que nous avançons dans une lenteur d'extase, émergeait de l'onde, évoquant les gloires païennes de Sainte-Sophie.

*
* *

C'est probablement la plus grande église de France; Notre-Dame arrive bien après, comme dimension. Le monument est une merveille d'audace, un miracle de pierres, à la fois énorme et élégant. A côté, comme ensevelie dans l'ombre géante de sa rivale, la Major, avec une grâce délabrée de petite vieille, dresse son fruste campanile, d'où le bruit des cloches descend en chansons. C'est curieux comme ils sont peu graves, les clochers de nos pères; ils chantent pour appeler les fidèles aux offices; et même, aux heures d'enterrement, quand ils s'essaient au glas, on ne peut échapper, derrière les cercueils, à quelques réminiscences dans le genre de :

La maridaren la bello Française...

On ne la démolira pas, au moins, l'antique église toute embaumée de souvenirs, me suis-je demandé plus d'une fois, avec une vraie peur? car, ici, on ne respecte rien. Où sont, en effet, tous les souvenirs de celle qui fut Phocée, la belle grecque aux hanches de marbre? Les pioches brutales et bêtes ont détruit aveuglément; et le mistral a emporté cette poussière d'art et d'héroïsme.

Qu'on se rassure, la Major restera autant que peuvent rester les périssables choses de ce monde; mais

on aurait pu lui faire vivre son restant de vie dans une ouate douce et verte de lierre, la laisser mourir très lentement, insensiblement, invisiblement, pierre par pierre, dans des massifs de branches et de fleurs. Le square de la Major serait si joli à l'œil, vu du parapet de la Tourette, fraîche oasis de verdure autour de la vieille église, à deux pas des grands bassins, à l'ombre énorme de la Cathédrale.

Et puis, les étrangers qui viendraient visiter cette dernière, trouveraient un jardin où se reposer, où respirer un peu de bon air pur. Et comme ce quartier tout bâti en bosses, en ruelles, en cabanes de bois, en roufs de vieux navires, prendrait une gaîté propre et rayonnante, après cette toilette qui s'impose. D'ailleurs chacun trouverait son compte à la disparition de cet amas de choses grouillantes qui s'accumulent autour de la Major. Tous ces vastes terrains, admirablement placés, aux portes mêmes du travail, prendraient une valeur considérable; des maisons charmantes et spacieuses se bâtiraient le long de la rue de l'Evêché, sur l'alignement du palais épiscopal, et ces maisons, par derrière, ouvriraient leurs croisées sur le décor solennel de la cathédrale et le square coquet de la vieille Major.

*
* *

La première pierre de ce beau colosse fut posée par le prince Louis-Napoléon Bonaparte, alors président de la République, le 26 septembre 1852, en présence de M^{gr} de Mazenod, de très illustre mémoire dans toute la Provence. L'avant-projet conçu par

M. Vaudoyer, mort en 1872, alors architecte du gouvernement, fut présenté au prince-président. Mais les travaux de déblaiement et de terrassement demandèrent deux années, et ce ne fut réellement qu'en 1854 qu'on jeta les fondations de la cathédrale. Depuis, une myriade d'ouvriers n'a cessé de travailler à ce monument, sous la direction d'architectes éminents, parmi lesquels : MM. Vaudoyer, Espérandieu, Revoil, Erard. Ces deux derniers, encore en vie, se passionnent à l'achèvement — hélas ! approximatif — de l'œuvre à laquelle ils ont consacré presque un demi-siècle de talent, de veilles et de dévouement intellectuel.

*
* *

Je ne puis la voir, la nouvelle Major, sans qu'une prière émouvante ne m'emplisse le cœur. Avant d'entrer dans le gigantesque monument, sa façade vous arrête par sa simplicité à la fois grandiose et élégante. Les deux portiques qui supportent les clochers, sont d'une austérité froide ; énormes, ils pèsent sur le sol, comme deux sentinelles de pierre casquées de soleil. Mais le portique du milieu, ouvert en un vaste et circulaire coup de yatagan, possède toutes les grâces, toutes les audaces, toutes les splendeurs. On a entassé là les richesses et les patiences d'art les plus fastueuses et les plus étonnantes. Construit en golfaline et en calissanne, pierres blanches et bleu-verdâtre, il monte svelte, largement béant aux rayons du jour, aux bouffées des brises de mer, aux colères de l'impétueux mistral. Il

porte à son fronton, en plein ciel bleu, sept belles statues : Jésus, Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Lazare, Saint-Trophime, Sainte-Madeleine et Sainte-Marthe ; les princes de l'église, et les évangélistes de la Provence, amenés ici, sans voiles, dans une barque, voguant aux souffles invisibles des anges. Les chapiteaux en marbre, délicats, sont sculptés de colombes qui becquètent d'amour une croix, et de lions évoquant la force suprême de l'Eglise, gardienne de la vérité.

Au-dessus du grand portique, en façade, des croix byzantines, qu'on dirait brodées au crochet par quelque géante, se détachent en blanc, marquées d'un agneau pascal et d'une main levée vers le ciel. Sous le porche, à droite et à gauche, les évêques montent leur sainte garde, armés de crosses, mitrés, dans une perpétuelle méditation. Levez la tête et voyez le plafond qui resplendit comme un merveilleux tapis d'Orient, en mosaïques d'une magnificence quelque peu austère. Au-dessus de la porte d'entrée, une rosace et trois croisées éclairent l'église de leurs vitraux, encadrées de marbres rouge et blanc, ajustés par tranches ; elles donnent sur une rampe de bronze massif, d'un effet royal. Mais afin d'adoucir la somptuosité un peu écrasante de tout ce devant d'église, des mosaïques d'or éclatent au fond du porche, représentant Béthléem et Jérusalem, vaisseaux symboliques, planant dans de l'azur. Il est difficile de dire toutes ces choses sans tomber dans une statistique d'une précision trop sèche. On n'analyse pas chaque feuille d'un bel arbre, ni chaque pierre

d'un site enchanté ; on reste là, on admire, et Lmartine l'a dit : « Ce qu'il y a de meilleur dans le cœur de l'homme, l'expression juste de son amour ou de son émotion, il ne la trouvera jamais ». Si on voulait fouiller le détail, il faudrait les ailes d'une hirondelle pour aller jusqu'aux bord des corniches, le long des terrasses, au fronton des portiques, où l'artiste a sculpté amoureusement des dentelles, des collerettes d'une finesse lilliputienne. Je vous recommande les chapiteaux de Carrare qui couronnent les triples colonnes de marbre rouge de la porte d'entrée ; vous y verrez de souriantes figures de princesses et d'augustes têtes de monarques d'un rendu saisissant.

*
* *

Dès qu'on a passé le porche, un frémissement vous prend à la vue de l'immense vaisseau aux profondeurs longtemps résonnantes ; et l'on ne s'oriente pas de suite dans ce monde étonnant de colonnes, de tribunes, de portiques.

La grande nef, d'une simplicité radieuse, se compose de trois géantes travées lesquelles se subdivisent en trois délicates arcatures portant sur des colonnes de porphyre qui soutiennent une vaste galerie éclairée de verrières. Sous cette galerie, s'étend le déambulatoire, d'une longueur colossale, coupé par le transept, et se continuant tout à l'entour du sanctuaire. Les arcatures qui séparent les travées, tranchent par leur grâce charmante sur la farouche solidité des piliers aux tons roses et café au lait. Elles sont illustrées de mosaïques d'une mièvrerie

exquise et savante, à fond marron, déroulées en rubans d'azur ; elles rappellent la richesse patiente des étoiles. Des urnes d'or, d'où émergent une croix et des feuillages pailletés d'or, y sont dessinées avec un art exquis par M. Revoil à qui on doit, d'ailleurs, toutes les mosaïques du monument. Au soleil couchant, elles éclatent comme des écailles vermeilles. L'éclairage de toute la nef est très doux ; chaque travée donne accès à la lumière par six croisées étroites, suivant que le comporte le style, et profondément percées dans des murailles d'une épaisseur tragique.

*
* *

L'émotion la plus forte vous vient du transept que l'audace des architectes a coiffé de trois coupoles d'une montée superbe, formidable presque ; et je ne crois pas dépasser les limites de l'enthousiasme en disant que la coupole centrale — à 69 mètres du sol — fait rêver de celle de Brunelleschi. Elle arrive, d'ailleurs, au sixième rang dans la série des coupoles les plus renommées, qui comprend : celles de la cathédrale de Florence, 44 mètres 605 de diamètre ; du panthéon d'Agrippa, 44 m. ; de Saint-Pierre, 43 m. 22 ; de Sainte-Sophie de Constantinople, 36 m. 66 ; des Invalides, 25 m. ; du Panthéon de Paris, 20 m. 40 ; de la cathédrale de Marseille, 17 m. 70 ; de Saint-Marc de Venise, 14 m.

Une fois dans le sanctuaire, de quelque côté qu'on regarde, on assiste à une féerie. On a, tout là haut, une coupole d'une dimension égale aux deux coupoles du transept ; en dessous, les tribunes s'ouvrent

en arcades, flanquées de colonnes en marbre gris. Les yeux plongent de là dans d'autres galeries donnant accès aux chapelles de la paroisse, du Chapitre, et vers celles qui rayonnent par derrière, tout au fond, autour du sanctuaire. Dans ces chapelles les marbres verts dominent, sous un demi-jour.

Les marbres, d'ailleurs, même les roses des Pyrénées, si rares, triomphent du porche à la chapelle absidale de la Vierge. Il y en a partout ; et les formidables piliers de la grande coupole n'en sont point plaqués mais bâtis massivement. Dans le sanctuaire, les colonnes de marbre aussi se dressent de toutes parts ; les rousses, les jaunes, rayonnent, s'allument de loin comme des bûches et des torches, quand le soleil tombe sur elle en belles coulées d'or. Il y en a par centaines, de toutes les tailles, de toutes les nuances. C'est un mariage harmonieux de chatoiements et de flamboiements, de taches aveuglantes ; de fantaisies colorées, de palettes bizarres ou fastueuses.

Il est difficile de rêver un spectacle plus étonnant. Parmi les plus royales, il faut citer les dix qui s'alignent au fond du sanctuaire, très sévères, en antique rouge, les douze qui entourent les coupoles en marbre rouge veiné de blanc, les quatre de la chapelle de la Vierge et surtout les grises, d'un lustre si pur, qui, par deux, se font le vis-à-vis, au fond du transept. Toute cette forêt de colonnes poussées ou plutôt plantées en ordre, éclatent, solennelles, tragiques, radieuses, gracieuses et délicates, mêlant du lacté au vert de roseau, les marrons

violacés aux turquoises, aux feuilles mortes; mais, les plus délicieuses à l'œil, les plus discrètement jolies, ce sont les jaune clair, les jaune d'épis mûrs, qui ornent les chapelles de la paroisse et du Capitulaire. Tous ces marbres sous le soleil composent une solennité, à laquelle les carrières de la Toscane, de la Corse, de Carrare, des Pyrénées et des Alpes françaises ont collaboré. Et cette solennité vous émeut à l'instar d'une symphonie de Beethoven.

*
* *

C'est bien le cas de parler musique, car l'écho en ce moment, produit des effets très mélodieux. Je ne saurais exactement traduire ce que j'entends; ça vient des profondeurs de la chapelle de la Vierge; les notes sont lentes, très lentes, un peu mélancoliques; elles s'allongent, se répercutent; les chapelles se les renvoient comme en un jeu de raquettes invisibles. On croirait à quelque prêtre s'exerçant sur un motif liturgique et le reprenant sans cesse pour le bien savoir. A ce moment, l'écho devient prodigieux et je ne saurais mieux le comparer qu'à un harmonium qu'on accorderait sous des voûtes. Intrigué, je traverse le sanctuaire, et rencontre, derrière une galerie, des ouvriers marbriers qui, en somme, ne disent, un peu au hasard, que de simples *tra la la* avec nonchalance.

La Cathédrale est à peu près déserte, et les éclats derniers du soleil tombent des hautes croisées, irisant les mosaïques de feux discrets, changeant les marbres roses en rouge de cuivre. La nuit va

bien aux galeries profondes, et tout le chœur entre dans une méditative rêverie. C'est alors que les lustres et les candélabres auront des clartés de constellations. Les candélabres sont dressés sur des colonnettes de marbre rouge aux chapiteaux blancs, ils s'épanouissent en cinq branches, dont la médiane s'élance comme une fleur d'or. Les lustres pendent sous les voûtes et les arcades; les plus beaux, à dix branches, dans les chapelles de la paroisse et du Chapitre. Ceux du sanctuaire sont d'une massivité royale.

Tous ces luminaires, d'un dessin parfait, ont été enrichis de croix de Saint-André aux grosses pierres rouges et vertes, tombant en pendeloques, et de chaînes qui relient les branches aux couronnes impériales, d'où jailliront les clartés. On verra la vaste Cathédrale, sous toutes ces lumières, dans un éblouissement, le sanctuaire surtout; les splendeurs seront plus discrètes dans les nefs latérales, qui ont besoin de pénombre pour ne rien perdre de leur belle sévérité.

*
* *

Mais le tableau ne se présentera pas aux yeux, dès demain, dans son cadre complet de merveilles. On a dû arrêter les commandes chez les mosaïstes de Venise, dire à plus tard aux joailliers qui ciselaient les parures de la fastueuse impératrice. Les crédits ont été limités, et les coupoles resteront froides et sans bijoux, les tympans des arcades du sanctuaire aussi, tous les plafonds, la plupart des murailles;

la teinte de bleu banale dont on a badigeonné la grande coupole, n'est qu'un faux ciel, un ciel provisoire. Il faut suppléer, par l'imagination, aux broderies, aux guirlandes, aux champs de fleurs, au déluge de pierreries, dont la robe de la Cathédrale sera parée, que dis-je, arrosée, inondée.

Une robe d'indienne et un bracelet de laiton ne suffisent pas à la toilette d'une impératrice. Un détail : les échafaudages qui, construits par un marseillais, M. Bastouil, étaient, au dire des gens du métier, une merveille d'audace et d'exécution, ont coûté la somme de 600,000 fr.

Les dépenses ont été, c'est vrai, considérables; elles atteignent à ce jour, les limites de quatorze millions; mais il faudra plusieurs millions encore pour que l'œuvre soit achevée, sans être parachevée.

Le luxe byzantin veut ces exubérances, cette profusion d'or et d'émaux. Qu'on se rappelle les filles et les épouses des Constantins et des Commènes : elles ne pouvaient presque plus marcher sous leurs manteaux de comètes et leurs jupes sablées de diamants. C'est un peu ça ici. Les quatre coupoles, une fois achevées, évoqueront des tiaras; mais il faudra des ans et des ans pour en faire le tour avec des pierres taillées en joyaux. La mosaïque du fond, sur laquelle le maître-autel se détachera, petit comme un cube, sera d'un effet prodigieux; on la projette toute en or, colossale, écrasante de splendeurs, sous les flots de jour tombant des vitraux; opposant aux clartés qui arriveront du portique, toute une chape de magnificences, offrant à celui qui entrera pour

prier, l'étonnement chaud, l'éblouissement d'un feu d'artifice.

* * *

De la grande porte béante on voit tout le vieux, le vrai Marseille, se profiler sur la gauche, juché, entassé sur la colline de la Tourette, si joyeusement pittoresque avec sa tour chinoise, ses cafés aériens, le clocher octogone de Saint-Laurent. Sur la droite, c'est la mer. Elle sommeille, jusqu'au bout de ses rivages, caline, en sa coquette et jolie perfidie, souriante de ce sourire qu'un caprice peut changer en tempête ; déroulant ses voiles d'azur lacté, ses semblants de vagues, qui sont comme des débris de dentelles, endiamantée de phares aux vitres multicolores, jour et nuit illuminés de clartés, car ils ont l'électricité et le soleil.

Sous les remparts en arcades qui soutiennent la Cathédrale, les bassins énormes, tout encombrés de paquebots, s'étendent très au loin. Le travail a peiné là, chanté, vibré, grondé toute la journée. A présent, c'est l'heure de la cesse, les ouvriers par milliers s'en retournent aux sifflets des courriers en partance. Les cheminées secouent des panaches de vapeur d'où les mats émergent dorés de lueurs finissantes. La Cathédrale est en ce décor. On ne la pouvait mieux placer, en dépit des critiques que cette situation grandiose, épique même, à jadis suscitées. Le soir arrive, l'ombre descend sur les deux clochers géants du portique et sur les coupoles.

Le soir coule en laves de carmin dans la mer, derrière

les îles marmoréennes du Château d'If et de Pomègue qui se fondent dans l'azur pâli. C'est le bon moment pour contourner la cathédrale ; c'est le bon moment pour voir la confusion grandiose, l'écrasante accumulation de ses coupoles, de ses toitures, de ses galeries, des multiples chapelles qui s'entassent les unes sur les autres, par étages, toutes constellées de colonnes, de colonnettes, aux nuances variées, mais ternies déjà par la vapeur des paquebots, rongées par l'âpre saveur des vents de mer. La rumeur des quais, en bas, s'apaise, s'éteint. La Cathédrale s'habille d'ombre, mais ses arêtes saignent en couleurs vives au soleil couchant ; la campanile d'or, planté sur le grand dôme, à la façon d'une pointe sur un casque, a des éclats de phare ; la vieille Major semble s'affaïsser dans le soir ; on ne dirait plus qu'un amas de décombres, qu'un petit tas de choses mortes d'où sort le tintement gai d'une horloge. C'est le bon moment, je le repète, pour aller admirer le colosse par derrière, sur la place de la Joliette. De là, ses toitures et ses coupoles se voient dans un mystère étrange ; ses coupoles sont belles surtout ! en les bien regardant, longtemps, elles vous donnent l'illusion complète d'une grappe de ballons captifs, de ballons formidables et bien gonflés, qui semblent n'attendre plus que le lâchez-tout ! pour monter dans le ciel où s'allument les premières étoiles.

Princeton University Library



32101 067587590



